

## Quelques pas de plus

*Janvier 2015*

L'odeur piquante de la salle d'attente du médecin généraliste. Les regards en biais des autres patients. Celle qui tente de garder son fils assis sur une chaise pour l'empêcher de débrancher la lampe de chevet à moitié morte ; celui qui regarde sa montre en soufflant, costume-cravate bien lissé et pied tambourinant sur le carrelage vieillot.

La porte s'ouvre ; une femme sort, ordonnance à la main. Elle prend soin d'éviter mes béquilles qui traînent au milieu du passage avant de filer sans plus y penser vers la pharmacie du coin de la rue. « *Une entorse, voilà ce qu'ils se disent tous. Elle est jeune, elle sera vite sur pieds.* »

— Mademoiselle Sora ? Entrez, je vous prie.

J'empoigne mes « jambes de bois », comme Gab les appelle, un peu moins gauche que les premiers jours. Par miracle, j'arrive à me lever sans me faire mal. Mes poignets protestent un peu, guère habitués à porter tout mon poids. La porte se referme derrière moi. Un pas. Deux pas. Trois pas. Je m'effondre sur la chaise avec soulagement.

Le docteur Fauveau est jeune, dynamique et plutôt avenant. Quand je le vois s'installer derrière son bureau, la main sur la souris et les yeux rivés sur l'écran, j'ai envie de lui faire confiance. Un gentil médecin ne peut pas apporter de mauvaises nouvelles, si ?

— J'ai reçu les résultats de votre arthroscanner, commence-t-il sans préambule.

Je frémis, assaillie par le souvenir vif de l'aiguille qui s'enfonce dans ma cheville gauche. La douleur fulgurante qui cambre tout mon corps, crispe mes poings et me coupe le souffle. Le blanc cotonneux obscurcissant ma vision, le bourdonnement de mes oreilles qui me laissent vaguement entendre que je ne devrais pas avoir mal, que ce n'est pas normal, les mots terrifiants qu'on me lance sans me les expliquer : « *capsulite* », « *algodystrophie* », et moi je me noie dans la douleur, je suis perdue et je veux seulement que ça s'arrête, *arrêtez tout je vous en supplie !*

J'enfonce mes ongles dans mes cuisses pour trouver la force de regarder le docteur Fauveau dans les yeux.

— J'ai fait des recherches sur Internet, mais je n'ai pas tout compris...

Son ton est neutre, très calme. Son visage doux.

— L'algodystrophie est une maladie neuro-dégénérative complexe qui survient dans de très rares cas après une blessure – chez vous, une entorse. La douleur va persister pendant un,

peut-être deux ans. C'est long, mais vos chances de guérison sont bonnes. Il n'y a pas de traitement en dehors des séances de kiné et des antalgiques.

— Je suis allergique aux antalgiques.

Un simple hochement de tête de sa part. Il a la délicatesse de ne pas insister sur les conséquences. Mon cerveau, lui, est beaucoup moins diplomate.

*Tu vas morfler pendant deux ans.*

*Si ça se trouve, tu ne remarqueras plus jamais.*

*Quant à la danse, tu peux oublier.*

Mes yeux restent secs, alors que ma vie s'effondre de l'intérieur. Je m'efforce d'écouter les conseils du docteur, les examens complémentaires à faire, l'attelle, les bas de contention, la balnéothérapie. Au milieu de tout ce bazar, je ne pense qu'à une chose.

*Je ne peux pas annuler mes billets d'avion.*

\*

*Six mois plus tard*

— Bonjour, je cherche le comptoir des assistances spéciales.

— Bien sûr ! Suivez-moi.

L'employé d'aéroport se lance dans la traversée du couloir à un rythme effréné sans se soucier de vérifier si je le suis. Mes poignets sont déjà à la peine ; ma cheville me lance dans toute la jambe. Je jette un regard suppliant à Gab qui accélère aussitôt pour lui emboîter le pas, encombré par le chariot à valises.

C'est tellement simple, pour eux, de mettre un pied devant l'autre.

Le couloir est interminable. Je suis Gab de loin, soulagée de pouvoir m'appuyer sur lui. Après une courte discussion, un autre inconnu en veston bleu Air France s'avance vers moi en poussant un fauteuil roulant. Je m'y effondre avec un sourire las.

— Enfin !

À présent on me pousse comme le chariot à bagages, et je suis trop excitée pour m'en offusquer. L'assistant est sympa, il nous demande où on va sans faire de commentaire sur les difficultés que je risque de rencontrer. Les couloirs défilent ; le comptoir d'enregistrement, les valises que le scanner à rayons X avale et recrache, l'immigration, « passeports et cartes d'embarquement », la zone duty-free. On passe devant tout le monde, et pour une fois personne ne me dévisage méchamment. Parce que je suis en fauteuil. Parce que « ça se voit ».

J'ai quand même l'impression de tricher, mais tant pis. Si toute cette galère peut avoir de bons côtés, je ne vais pas cracher dessus ! Devant la porte d'embarquement, Gab me serre la main en montrant notre avion par la fenêtre. En un instant, j'oublie tout : le fauteuil, l'assistant, et même la douleur qui me vrille la jambe.

— On y est, murmure Gab au creux de mon oreille.

Il dépose un baiser sur ma tempe avant de se redresser, sourire aux lèvres. Le regard qu'il m'adresse brille de tendresse, d'inquiétude aussi, mais surtout de fierté. Il n'a pas besoin de parler pour que je comprenne à quoi il pense.

Cet avion, j'ai bien failli ne pas le prendre. Quand j'avais tellement mal que je ne trouvais pas le sommeil ; quand l'heure de mon cours de danse arrivait et que je pleurais toutes les larmes de mon corps, blottie dans ses bras démunis ; quand trois mètres à béquilles suffisaient à m'épuiser pour le restant de la journée. Cent fois, j'ai pensé que je ne serais pas capable de faire ce voyage – et pour être honnête je ne sais toujours pas comment on va y arriver. Pourtant on y est.

La faute à Gab, comme toujours. Mon pilier – ma *béquille*, comme je m'amuse à l'appeler. Il y a sept jours exactement, il est rentré du travail et m'a trouvée sur le canapé (où aurais-je pu être d'autre ?) ; mon visage était baigné de larmes, mes yeux rivés sur l'écran de mon ordinateur, mon nez coulait mais les mouchoirs étaient trop loin alors je m'essuyais dans ma manche. La grande classe.

— Alice, qu'est-ce qui se passe ?

Il est venu m'entourer de ses bras, m'a tendu des mouchoirs et m'a embrassé les cheveux. J'ai beau avoir un moral vacillant depuis ce fameux jour chez le médecin, je ne suis pas du genre à m'effondrer. En sortant du cabinet j'ai pleuré un bon coup, trois minutes exactement, et puis j'ai séché mes larmes et j'ai trouvé du joli papier cadeau pour décorer mes béquilles, parce que quitte à les garder longtemps j'aime autant qu'elles soient stylées.

Entre deux sanglots déchirants, je lui ai montré la vidéo YouTube que je ne pouvais pas m'empêcher de regarder en boucle, comme pour me faire du mal. Flore Luié, ma danseuse préférée de tous les temps, celle que mon père m'a emmenée voir quand j'avais six ans sans se douter qu'en sortant je le supplierais de m'inscrire à la danse moderne, et que j'écumerais les planchers des salles de danse pendant les vingt années suivantes ; Flore Luié, donc, y réalisait une performance d'une grâce et d'une puissance inégalées. En pleine nature, sur une terre jaune poussiéreuse, elle virevoltait à une vitesse inouïe, puis s'immobilisait dans un souffle ; filait comme le vent, dansait comme un murmure et bondissait, tout son corps arqué vers le ciel, ivre de liberté.

La caméra s'éloignait alors, dévoilant le paysage qui l'entourait : un fleuve d'un bleu turquoise formant une boucle étonnante, tout au fond d'un canyon ocre vertigineux.

*Horseshoe bend.*

Le sublime fer à cheval dessiné par le Colorado, en Arizona. Gab l'a reconnu aussitôt : il figure dans nos guides de voyage, ceux que je lui ai offerts pour notre cinquième anniversaire en se promettant de faire ensemble ce grand voyage.

Fermant doucement l'écran de mon ordinateur, Gab m'entoure de ses bras. Il se sent impuissant, je le vois, alors qu'il fait tellement.

— Je... je ne pourrai plus jamais danser, je murmure en blottissant ma tête contre son torse.

— Tu n'en sais rien.

— Cette foutue cheville m'arrache tous mes rêves.

— Pas moi, souffle-t-il. Moi, je suis là.

Je l'embrasse avec la force du désespoir. 70 % des hommes quittent leur partenaire après l'apparition du handicap – c'est le genre de trucs que j'ai appris ces six derniers mois. J'ai la chance inouïe de savoir avec certitude que ce ne sera pas le cas de Gab. Cette tempête, on la traversera ensemble, je le sens jusque dans mes tripes.

Mais cette statistique m'apprend une chose : pour lui non plus ce n'est pas facile.

— Tu devrais y aller.

Grimace interloquée.

— Je viens d'arriver !

— Pas maintenant, gros malin. La semaine prochaine. Tu devrais prendre l'avion. De toute façon, il est déjà payé. Emmène ton frère, ou même un collègue. Ça te fera du bien.

— Je ne te laisserai pas seule.

Je me force à sourire.

— Je vais m'en sortir. J'ai mon super tabouret à roulettes !

Mon meilleur achat, qui me permet de faire la cuisine et le ménage sans trop me fatiguer. Regagner un peu d'autonomie, enfin. Il hésite encore, alors j'ajoute :

— Ça fait des mois que tu gères ton travail, la maison, et tu n'as pas raté un seul de mes rendez-vous médicaux. Si tu ne prends pas le temps de souffler tu vas finir par t'épuiser. En plus, si tu es malheureux, je serai malheureuse aussi.

Sourire de connivence.

Il ne nie pas. Regarde mon ordinateur, puis moi, puis mon ordinateur à nouveau.

— Tu as raison. J’ai vraiment besoin de ces vacances... (Le coin de ses lèvres s’étire.)  
Mais trois semaines loin de toi, c’est beaucoup trop long.

Un rire jaune m’échappe.

— Gab, je n’arrive pas à faire trois pas pour attraper une boîte de mouchoirs. Comment veux-tu que je parte au bout du monde ?

— J’en sais rien. Mais je sais une chose : ensemble, on est capables de tout.

Nos mains se joignent, comme chaque fois qu’on prononce cette devise. Ses iris se rivent aux miens, les capturent pour ne plus les lâcher. Mon cœur tambourine un peu plus vite.

— Gab...

— C’est notre rêve, susurre-t-il, et dans ses pupilles brille tout l’amour du monde. Pour la danse je ne peux rien faire, mais pour ça... on ira à *horseshoe bend*, même si je dois te porter.

Je ris, parce qu’il n’est pas sportif pour un sou et qu’il serait bien incapable de tenir sa promesse. Je ris parce que je sais déjà que je vais accepter. Même si c’est complètement fou, même si je vais en baver, même si on va devoir adapter notre projet de road trip dans l’Ouest américain. Je ris, parce qu’on va partir au bout du monde. Ensemble.

\*

*11 heures de vol, 9 heures de décalage horaire, et quelques centaines de miles de route plus tard.*

— C’est incroyable.

— Tu l’as déjà dit, s’amuse Gab.

— Je sais. Mais c’est vraiment incroyable !

Sous nos yeux s’étend la rive sud du Grand Canyon, cet *incroyable* paysage unique au monde. Des kilomètres de roche rouge fendue en deux, des dégradés d’ocre, de jaune, de blanc, parsemés çà et là de touches de vert presque incongrues, et au fond, minuscule, le fleuve qui serpente. Il paraît calme vu d’ici, mais je sais bien que c’est trompeur – comme mon sourire de façade quand on me demande si ça va, alors que sous la surface mon corps bouillonne furieusement.

Pourtant, cette fois, ce sont de vraies étoiles qui illuminent mon regard.

— On se sent tellement... insignifiant !

Mes béquilles s’appuient sur la roche rouge pour m’approcher du bord. Pas trop près, pour ne pas riper. Pas trop loin du parking pour ne pas m’épuiser. Chance pour moi, les États-

Unis sont un pays *incroyablement* accessible – certains parc nationaux proposent même des randonnées en fauteuil roulant.

Pas le Grand Canyon, hélas. Le seul moyen d’y descendre, c’est de marcher 21 km dans la caillasse. Une étape que j’ai rayée du programme à regret.

— On a l’impression de se tenir au bord du monde ! s’exclame Gab en s’avançant vers le vide.

Son visage rayonne ; son sourire illumine tout son être. J’ai furieusement envie de l’embrasser, là, tout de suite. Mais je ne peux pas m’approcher si près de la falaise, alors je l’observe avec tendresse.

Je le prends en photo tandis qu’il s’aventure sur un promontoire rocheux, comme suspendu au-dessus du vide. Il reste là, tourné vers le lointain, silencieux et immobile. Ses traits souvent tendus sont paisibles ; il est rarement aussi calme. Je brûle de le rejoindre, mais une pulsation douloureuse dans ma cheville me rappelle à l’ordre.

*Tu as déjà de la chance de voir ça. N’en fais pas trop.*

Je trouve un banc libre et m’y assieds, regard rivé sur l’horizon. Je me laisse engloutir par le paysage, submergée par un étrange mélange de bonheur intense et de frustration. Impression de me tenir au seuil d’un monde merveilleux sans pouvoir en franchir la porte. Conscience aiguë qu’il y a une semaine encore, je pensais ne jamais voir cet endroit de mes propres yeux. Étonnement devant la résistance de ma cheville, qui ne m’a pas fait si mal que ça depuis notre départ – hormis au décollage et à l’atterrissage. Besoin brutal, viscéral, de tenir la main de l’homme que j’aime dans la mienne.

— Gab !

Il ne m’entend pas, tout à sa contemplation. Je n’insiste pas. Je souris machinalement à un ranger qui me souhaite un prompt rétablissement, sans quitter des yeux le paysage magnétique qui s’étend à perte de vue. Dans le ciel, les nuages s’accumulent ; l’air se fait plus dense, électrique. J’ai presque l’impression de sentir mes poils se dresser, juste avant qu’un monumental coup de tonnerre résonne dans toute la vallée. Le ciel se déchire en deux. Gab me rejoint en courant.

— On ferait mieux de retourner dans la voiture !

— Attends ! C’est tellement...

— Incroyable, je sais, me taquine-t-il.

Il me tend mes béquilles, avec la force de l’habitude.

— Juste un éclair et on s’en va, je supplie.

Il s'assied contre moi ; je pose ma tête sur son épaule. Quand une lance de lumière illumine le canyon d'une lueur surréaliste, nos doigts se mêlent instinctivement.

— Je t'aime, souffle Gab à mon oreille.

La première fois qu'il m'a dit ces mots, j'ai vu son sourire timide à la lueur d'un éclair comme celui-ci. Imprévisible et passionné, à notre image. Il faut au moins ça pour s'embarquer dans un road trip à béquilles dans tout l'Arizona.

— Pour toujours, je réponds en serrant sa main plus fort.

Les premières gouttes de pluie se mettent à tomber, lourdes et tièdes. Elles soulèvent la poussière du chemin, auréolent les lieux d'une aura plus sauvage, plus sombre. Le temps que j'arrive à me lever, nous sommes déjà trempés.

Le tonnerre gronde à nouveau, il vibre jusque dans mes veines.

— L'orage se rapproche, s'inquiète Gab. Il ne faut pas rester là.

Je claudique jusqu'à la voiture. Les béquilles sont presque une extension de mes bras maintenant ; j'ai couvert les poignées de mousse pour ne pas avoir d'ampoules et enroulé mes poignets d'un bracelet de force. Il ne nous faut pas longtemps pour regagner notre Buick blanche flambant neuve. Les portières se referment sur nos éclats de rire.

Le mien se fige dans ma gorge tandis que Gab fait tourner le moteur. Fulgurante, la souffrance me fait payer cet excès de liberté. Mes doigts s'enroulent compulsivement autour de mon mollet ; mes cheveux mouillés gouttent sur mon pantalon mais je n'ai pas assez de souffle pour les attacher. Une main sur mon épaule, l'autre sur le volant, Gab ne dit rien. Il suit l'itinéraire, un œil sur le canyon qui semble ne jamais finir.

La crise finit par se calmer, en même temps que le soleil revient. Je me détends peu à peu, reprends ma respiration. Nous discutons de tout et de rien ; je vois bien que Gab s'efforce de me changer les idées et rien que pour ça, j'ai envie de l'embrasser.

Il est 16 heures et la voiture ralentit devant le panneau *horseshoe bend*, où nous devons contempler le coucher du soleil. Le moment dont je rêve depuis tellement longtemps, ravivé par le souvenir cuisant de la danse de Flore Luié. J'ai l'impression un peu absurde que si je vais là-bas, sur ses pas, alors je pourrai danser de nouveau. Peut-être pas tout de suite, peut-être pas aussi bien, mais danser un jour, et cette simple idée me donne l'espoir d'une vie meilleure. Pourtant, alors que Gab s'arrête sur le parking, mes yeux se posent sur le chemin de terre qui mène au point de vue. Les larmes aux yeux, je sens mes dernières forces me quitter.

— Reprends la route, dis-je d'une voix étranglée. Passons plutôt à l'étape suivante.

Un silence, porteur de tous mes espoirs déçus.

— Tu es sûre ?

Un dernier regard pour la pente sableuse qui nous tend les bras ; figé sur le panneau « *horseshoe bend, 15 min walk* ». « Un point de vue très facile d'accès », disaient les guides de voyage.

Pour eux, peut-être. Pour moi, c'est comme gravir l'Everest.

En m'efforçant de me convaincre que je ne renonce pas définitivement à la danse, je hausse les épaules et me répète intérieurement que ce n'est pas si grave.

— J'ai déjà trop forcé. Tant pis, il y a plein d'autres merveilles à voir.

— Le camping de ce soir est *incroyable*, confirme Gab avec un peu trop d'enthousiasme.

Lui pourrait aller voir, mais je ne propose pas de l'attendre dans la voiture. Il ne me le demande pas non plus. Il remet juste le contact, programme le GPS et lance la musique de notre road trip, celle qu'on chante à tue-tête depuis qu'il me l'a mise dans les oreilles pour me faire oublier les douleurs du décollage.

\*

*4 heures de route et une nuit sous les étoiles plus tard*

— Gab ! Gab, réveille-toi !

Sous la toile de tente, son visage chiffonné se lève vers moi, façon lutin grincheux.

— Alice, il fait nuit noire...

— Plus pour longtemps. Le soleil se lève, tu ne peux pas manquer ça !

Enroulée dans mon duvet, je soulève la porte de notre maison de toile pour dévoiler un paysage...

— Incroyable, conclut Gab en parvenant enfin à ouvrir les yeux.

Dans l'obscurité, trois blocs sombres se détachent sur un ciel constellé d'étoiles. La ligne d'horizon commence tout juste à s'éclaircir, ligne bleu pâle qui s'étend à l'infini. Quelques froissements nous indiquent que nos voisins de tente s'installent pour assister au spectacle. Personne ne parle ; même les insectes se taisent, conscients de la solennité du moment.

Quelques minutes plus tard, une lueur apparaît entre les monolithes. Elle se dresse, timidement d'abord, puis avec une majesté immuable, éclairant d'un rose vibrant les lieux que nous n'avons pas encore eu l'occasion de voir de jour.

C'est une vallée... une immense vallée de terre rouge, aride, où rien d'autre ne pousse que ces trois monuments dressés là depuis des millénaires.

— Je comprends mieux pourquoi on l'appelle Monument Valley, je murmure à Gab.

— C'est tellement plus puissant qu'en photo !

Serrés l'un contre l'autre, encore endormis, nous restons ainsi en silence jusqu'à ce que le soleil soit haut dans le ciel et qu'il fasse assez chaud pour sortir de nos duvets et avaler le café filtre servi à l'accueil. Nous nous sentons légers en embarquant notre Buick sur le chemin pentu qui s'enfonce dans le parc et serpente entre les monolithes, promesse de plus de merveilles – et sans avoir à marcher !

L'orage d'hier a rendu la route difficile au point que certaines voitures s'embourbent dans les flaques ocre, mais rien n'entame notre bonne humeur. Il règne dans l'air quelque chose d'unique, le genre d'endroit où vous n'avez aucun mal à imaginer qu'une force surnaturelle est à l'œuvre. Déjà, ma crise d'hier semble lointaine, étouffée dans le sable rouge à nul autre pareil qui teinte mes béquilles. À chaque arrêt, je m'aventure un peu plus loin de la voiture. Au début je ne m'en rends pas compte, irrésistiblement attirée par la puissance brute des monuments naturels qui nous entourent. Puis, au détour d'un sentier, je perçois l'étonnement silencieux de Gab. Je lui souris, simplement heureuse.

Nous serpentons ainsi dans cette terre sauvage pendant une heure, peut-être deux. Nous sommes presque seuls, la plupart des touristes ayant renoncé à traverser les flaques. Chance pour moi, Gab est un excellent conducteur et le loueur de voiture de nous a surclassés en voyant mes béquilles. Nous arrivons donc au bout du chemin sans trop de mal.

La couleur verte du sol nous surprend au milieu de toute cette terre rouge. L'herbe – on en avait presque oublié son existence. Timide, elle entoure un énorme monolithe et ses dégradés d'ocre d'une corolle lumineuse. *Artist's Point*, c'est comme ça qu'on appelle cet endroit qui a inspiré de nombreux peintres. Il m'attire irrésistiblement. J'avance un peu, m'adosse prudemment à un rocher même si je ne ressens pas encore la douleur, par précaution. Dans mon dos, Gab capture la scène sous tous les angles avec son téléphone. J'aperçois une fleur jaune à quelques pas de là, qui semble perdue au milieu des herbes. Je ne sais pas pourquoi, mais elle me fait penser à moi – peut-être parce que moi non plus personne ne s'attendrait à me voir ici, et pourtant c'est bien là que je m'épanouis.

Je m'approche et la serre délicatement entre mes doigts, en prenant soin de ne pas l'arracher.

— Alice... ça va ?!

La voix inquiète de Gab me tire de mes pensées. Je baisse les yeux sur mes pieds couverts de rouge et me rends compte que j'ai laissé mes jambes de bois derrière, appuyées sur le rocher.

Je scrute mes sensations, incrédule, prête à subir une déflagration de douleur. Puis je ris toute seule en me redressant.

— Oui. Oui, ça va même très bien.

Il reste interdit, à me regarder esquisser un pas de plus, puis deux, sans m’effondrer. Je me tourne vers lui et écarte les bras en crânant. Le « clic » des photos de son téléphone retentit.

— Tu rayannes, se justifie-t-il.

— Pose ça et viens me rejoindre, je rétorque.

Là, dans le sable rouge de Monument Valley, portés par une magie plus grande que nous, nous nous enlaçons avec douceur, et pour la première fois je ne compte pas les secondes à me tenir debout, je ne cherche pas à soulager mon poids sur ses épaules ou à écourter l’êtreinte pour ne pas la payer au centuple. Je profite simplement, peau contre peau, souffle contre souffle. Il n’y a plus que nous au monde, et en même temps nous avons une conscience aiguë du paysage qui nous enveloppe, cette terre rouge et ces blocs de roche à la forme si singulière dressés vers le ciel qu’aucun nuage ne vient troubler. Tout naturellement, presque sans y penser, notre êtreinte se fait plus souple, ma main droite trouve sa main gauche ; mon bras gauche glisse le long de son épaule et mes doigts se posent délicatement sur sa nuque tandis que mon front embrasse la courbe de sa mâchoire. D’abord immobile, notre danse devient chaloupée, légère comme les pétales de cette fleur caressée par le vent tiède de la vallée, puissante comme la roche de cette terre millénaire.

Car, oui : nous dansons, d’un pied sur l’autre en pivotant lentement sur nous-mêmes, délicats et tendres, paume contre paume et joue contre joue, et tant pis si c’est censé être impossible. Là, dans cet endroit mystique dont le moindre grain de sable vibre de liberté, ça semble la chose la plus naturelle au monde.

\*

*10 min de danse, trente minutes de visite et à nouveau quatre heures de route plus tard.*

— Tu es sûre de toi ? me demande Gab en fixant le panneau « *horseshoe bend* » que nous aurions dû dépasser sans nous arrêter, direction Antelope Canyon.

— Certaine.

Nous sortons de la voiture, les pieds encore rougis par le sable de Monument Valley. Je sais que la douleur est encore là. Que cette danse entre les monolithes n’était qu’une parenthèse,

un de ces moments suspendus que rien ne peut expliquer, mais qu'on chérit toute notre vie. Je sais que je ne suis pas guérie, et que je ne guérirai peut-être jamais.

En revanche, au beau milieu du désert amérindien, j'ai également compris une chose.

Ça ne m'empêchera pas de danser.

Tout ce que j'ai à faire, c'est d'avancer pas à pas vers l'horizon que j'ai choisi et, comme lorsque j'ai pris cet avion ou lorsque j'ai voulu caresser cette fleur jaune au milieu d'un champ ocre, avant même de m'en rendre compte, j'aurai déjà fait quelques pas de plus.

Alors, avec une pensée fugace pour Flore Luié qui s'est tenue là avant moi, j'enfile mes poignets de force, je resserre mon attelle et, un foulard enroulé autour du crâne pour me protéger de la chaleur sèche du désert, relevant fièrement le menton face aux regards mi-étonnés, mi admiratifs des touristes luisants de sueur qui finissent de remonter la pente, je pose pied et béquilles sur le chemin du plus célèbre fer à cheval de l'Arizona.

\*

*Deux ans plus tard.*

Le parquet qui craque sous mes pieds.

L'odeur de laque, de déodorant et de sueur qui me pique le nez.

La musique trop forte, le claquement sec de la voix de la prof qui répète sans fin : « 5, 6, 7, 8 et... sautez ! ».

Je lance un regard incertain à Gab ; il me pousse gentiment dans le dos.

— Je suis là, me murmure-t-il.

Il l'a toujours été, à chaque instant. Pas une fois, pendant les deux ans et six mois qu'ont duré ma maladie, il ne m'a laissée tomber. On en a vécu, des choses, depuis cette danse à Monument Valley et mon ascension jusqu'à *horseshoe bend*. Des instants de grâce, et aussi des contrecoups comme celui que j'ai vécu ce soir-là, si intense, sans que je le regrette un seul instant.

Car la force que j'ai été chercher au bout du monde, elle, ne m'a jamais quittée. Ce jour-là, portée par la magie indicible du désert américain, j'ai compris que ma vie n'était pas terminée : elle s'est contentée de suivre un autre chemin.

Je me suis adaptée, j'ai appris à gérer mes efforts et à écouter mon corps. Jour après jour, j'ai fait quelques pas de plus. Jusqu'à me retrouver là, dans cette salle de danse, en équilibre sur mon pied encore fragile, mais capable de supporter mon poids.

Je m'installe au centre du parquet, entourée d'autres danseuses. Je sais déjà que je ne danserai pas comme avant. Que je ne pourrai pas sauter, au moins pour les six prochains mois. Quand la musique s'élève, je revois malgré moi ce moment fatidique où j'ai dansé pour la dernière fois, ce saut très simple, effectué sans y penser des centaines de fois ; le pied posé un peu trop sur le côté, la cheville qui se tord, la douleur qui vibre dans toute ma jambe – celle qui m'est devenue si familière. Je relève les yeux, croise le regard de Gab. Il est anxieux, pourtant il m'encourage en levant le pouce. Il place un bras en couronne comme si nous dansions ensemble, et c'est peut-être le cas puisque sans lui je n'aurais jamais pu me tenir ici, sur ce parquet, à écouter la prof clamer « 5, 6, 7 et 8 ! ».

Quand mon corps se met en mouvement, le sable rouge de Monument Valley semble flotter dans l'air.